

Le temps, les traumatismes et le cerveau:  
Comment le suicide est-il venu à ne pas avoir d'événement déclencheur?  
Une conférence de Stephanie Lloyd

Texte de Marlon Bell Vila  
Révisé par Jessica Mannette, Alisha Wilkinson

Le 15 février 2019, le Groupe de recherche sur les interventions en sciences sociales de la santé (SSHIRG / GRESSIS) a animé une conférence de Stephanie Lloyd, professeure agrégée d'anthropologie à l'Université Laval. L'exposé de Lloyd s'intitulait « Le temps, les traumatismes et le cerveau: Comment le suicide est-il venu à ne pas avoir d'événement déclencheur? », et s'inspirait de ses travaux au Groupe d'études sur le suicide de McGill, où des chercheurs scientifiques travaillent actuellement sur ce sujet. Son principal argument était que l'épigénétique environnementale aide à montrer que le suicide n'est pas causé par un événement qui se produit directement avant l'action, mais peut plutôt être attribué à une expérience de traumatisme de l'enfance.

La discussion a commencé par un bref examen de la relation entre la maltraitance dans la petite enfance (early childhood abuse – ECA), le syndrome de stress post-traumatique (post-traumatic stress disorder – PTSD/SSPT) et l'épigénétique environnementale. Lloyd a ensuite retracé l'histoire de l'ECA et de le SSPT dans la littérature universitaire et exploré comment les chercheurs ont choisi d'envisager et examiner ces concepts. Un élément clé de cette partie de la discussion était le passage de la conviction que le SSPT était une réponse *normale* à une expérience *anormale* à l'idée que le SSPT était une réponse *anormale* à une expérience *normale*. Il y a aussi eu une extension de ce qui peut être considéré comme un SSPT pour inclure les abus sexuels durant l'enfance ainsi que d'autres traumatismes.

La discussion a ensuite porté sur le lien entre le suicide et l'épigénétique environnementale. L'épigénétique environnementale est comprise comme un changement génétique intervenant après la naissance, par opposition à une forme génétique avec laquelle on est né. Lloyd explique que ce changement peut avoir lieu lorsqu'un individu est victime d'un événement traumatisant à l'enfance, qui est si dommageable qu'il laisse une empreinte sur son ADN. La recherche sur l'épigénétique environnementale soutient que le suicide n'a plus d'événement déclencheur en affirmant que le traumatisme provoque une diathèse de stress qui met les individus sur une voie qui mène au suicide conçu comme une fin qui n'est pas une culmination. Une personne peut donc compter sur une durée de vie inscrite dans sa biologie, et l'expérience de la petite enfance joue un rôle clé dans sa trajectoire de vie. Cependant, Lloyd a souligné que certains types de suicide ne sont pas compatibles avec ce modèle, tels que le suicide de résolution, le suicide de protestation ou le suicide en tant que moyen d'être. Les épidémies de suicide observées dans certaines communautés autochtones sont un exemple de suicide qui pourrait ne pas correspondre au modèle. Les chercheurs reconnaissent qu'ils traitent d'un sous-ensemble spécifique de victimes de suicide, bien que leur modèle ait été initialement présenté comme étant universel.

La période de questions a été axée sur ce qui constituait un abus, sur les postulats des chercheurs, sur l'idée de résilience et le caractère déterministe de l'épigénétique. En réponse à ces questions, Lloyd a expliqué comment les chercheurs catégorisent les abus à l'aide d'une échelle. Cependant, cette échelle est loin d'être parfaite car elle ne permet pas de différencier des facteurs importants, tels que le fait de maltraiter l'enfant, et elle suppose que le traumatisme s'est produit tôt dans la vie. Lloyd a ajouté que

l'abus dans l'enfance serait à l'origine d'une augmentation du méthylène dans le cerveau, mais qu'il n'est pas possible de le suivre tout au long de la vie de l'individu, ce qui signifie que les informations disponibles sont limitées et que les informations contextuelles sont souvent fournies par les membres de la famille après le décès. De plus, les cerveaux étudiés proviennent de personnes qui se sont suicidées. Ainsi, les cerveaux de personnes ayant subi une maltraitance dans la petite enfance mais ne se suicidant pas ne sont pas testés. Bien que la résilience n'ait pas été un sujet majeur dans sa présentation, Lloyd a expliqué comment elle s'inscrivait dans cette théorie, car il est possible que les personnes qui ont eu de bonnes expériences à l'enfance soient plus résilientes, plus capables de gérer les traumatismes tout au long de leur vie et soient moins portées à se suicider. En ce qui concerne la nature déterministe de l'épigénétique, Lloyd a suggéré que l'épigénétique environnementale n'est ni plus ni moins déterministe que les autres recherches en génétique. Lloyd a également brièvement évoqué le risque de traumatisme intergénérationnel ou transgénérationnel, bien que ses intérêts ne l'aient pas encore conduite dans cette direction.

Pour les personnes intéressées par les thèmes de cette conférence, Stephanie Lloyd recommande *From Social Structure to Gene Regulation, and Back: A Critical Introduction to Environmental Epigenetics for Sociology* de Landecker et Panofsky. Pour en savoir plus sur les perspectives anthropologiques ou STS sur le SSPT et sur l'évolution des perspectives sur les traumatismes, on peut également consulter *Our Traumatic Neurosis and its Brain* d'Allen Young.